



**HAL**  
open science

**CLUZEL Jean-Sébastien (dir.), Le Japonisme architectural en France (1550-1930). Dijon, éditions Faton, 399 p.**  
Yola Gloaguen

► **To cite this version:**

Yola Gloaguen. CLUZEL Jean-Sébastien (dir.), Le Japonisme architectural en France (1550-1930). Dijon, éditions Faton, 399 p.. 2021. hal-03262986

**HAL Id: hal-03262986**

**<https://hal.science/hal-03262986>**

Submitted on 16 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Japon(s)

### Carnet de la société française des études japonaises (SFEJ)



COMPTE RENDU DE LECTURE



CLUZEL Jean-Sébastien (dir.), *Le Japonisme architectural en France (1550-1930)*. Dijon, éditions Faton, 399 p.

PAR [SFEJ](#) · PUBLIÉ 14/06/2021 · MIS À JOUR 15/06/2021

Par Yola GLOAGUEN (Collège de France)



Le Japonisme en France est généralement associé aux arts décoratifs et à la peinture du tournant du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Les impressionnistes notamment, mais également d'autres pionniers de la peinture moderne, tels que Vincent Van Gogh (1853-1890), Toulouse-Lautrec (1864-1901), Paul Gauguin (1848-1903), Gustave Klimt (1862-1918), le nabi Pierre Bonnard (1867-1947) ou encore le peintre et graveur Henri Rivière (1864-1951) pour ne citer que quelques-uns des plus visibles dans ce domaine. Leurs œuvres sont autant d'expressions du japonisme, phénomène protéiforme qui s'est manifesté dans bien d'autres disciplines telles que le théâtre, la littérature ou la musique, mais également l'architecture.

Mais au juste, qu'est-ce que le japonisme ? En effet, n'étant pas strictement défini par un cadre disciplinaire, formel, théorique ou même idéologique, ce courant ne saurait être qualifié de mouvement ou de style artistique. Si le terme est attribué au critique d'art Philippe Burty en 1872, pour un rappel de la définition du japonisme dans le contexte de sa grande période on peut se référer au *Lexique des termes d'Art* composé en 1884 par l'artiste et historien d'art Jules Adeline (1845-1909), pour lequel le japonisme « se dit des œuvres de certains artistes contemporains, qui se sont inspirés des compositions japonaises, du parti pris, des effets de perspective, de colorations et de tonalités en usage chez les peintres japonais <sup>[1]</sup>».

Cette définition caractérise le courant au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et la manière dont les peintres cités plus haut se sont emparés du Japon. Or elle s'ajoute à celle déjà formulée en 1878 dans le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse (1817-1875) : « prédilection pour ce qui vient du Japon ; elle se manifeste surtout au sujet des produits artistiques et industriels de ce pays, auxquels certaines personnes attribuent une valeur d'art et d'originalité qu'ils ne possèdent pas toujours... elles encouragent l'imitation par nos artistes et nos ouvriers<sup>[2]</sup> ».

*Le Japonisme architectural en France (1550-1930)* actualise le propos en rappelant la définition sur laquelle s'appuie l'historiographie de l'art depuis les années 1990 : « il faut pour parler de japonisme qu'il y ait "interprétation" d'un objet

matériel et de son esthétique, à partir d'un art vivant ou d'une coutume, voire d'une idée abstraite <sup>[3]</sup>». En intégrant la dimension interprétative, cette définition entend placer l'accent sur le japonisme en tant que « produit d'une rencontre <sup>[4]</sup>» et témoigne de l'évolution des regards sur le japonisme.

Le public a pu redécouvrir des objets et des œuvres témoignant de la vivacité du japonisme à travers plusieurs expositions et événements organisés en 2018 et 2019, dans le cadre de la commémoration des 160 ans des relations diplomatiques entre la France et le Japon et les 150 ans de la Restauration marquant l'ère Meiji (1868-1912)<sup>[5]</sup>. Parmi les divers domaines créatifs représentés pourtant, une grande absente : l'architecture, à l'exception d'une exposition rétrospective sur le travail de l'architecte Andō Tadao (né en 1941).

Si ce choix témoignait bien de l'intérêt de la France pour le travail d'un architecte japonais, près de cent vingt ans après la période faste du japonisme, elle n'a cependant pas contribué à éclairer le public sur l'origine et la nature des échanges entre le Japon et la France dans le domaine de l'architecture. De ce point de vue, *Le Japonisme architectural en France (1550-1930)* contribue à combler une lacune. Cela non seulement dans le contexte de ces manifestations, mais aussi dans le temps long de l'histoire et de l'historiographie de l'art et de l'architecture.

Néanmoins, si l'on ne considère que la France, il existe des travaux précurseurs sur le japonisme architectural. Les deux principaux sont la thèse de doctorat de Geneviève Lacambre, intitulée *Le rôle du Japon dans l'évolution de l'habitation et son décor en France*, soutenue en 1964 à l'École du Louvre, et le travail personnel de fin d'études d'Agnès Salacroup présenté à l'École d'architecture de Normandie-Darnétal en 1993, *Le japonisme en architecture*. Cette dernière étude donne le cadre général du japonisme architectural à l'échelle internationale puis propose une analyse des concepts de l'architecture moderne à l'aune des différents principes de l'architecture traditionnelle japonaise<sup>[6]</sup>.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage dirigé par Jean-Sébastien Cluzel, le sujet est y est circonscrit à la France. S'il entend en effet apporter un éclairage sur la France métropolitaine en tant que « terre d'élection du japonisme <sup>[7]</sup>» – dans les faits il s'agit surtout de Paris et sa région, avec toutefois des incursions à Bruxelles et à Lyon – il ne néglige pas pour autant de rappeler en introduction le rôle précurseur de l'Angleterre et des États-Unis en matière de japonisme architectural. Outre

le contexte de sa publication, cette limitation géographique permet d'accorder une place et une dimension indispensables à la présentation et à l'analyse du riche corpus présenté : décors, constructions et sites représentatifs de l'architecture japoniste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La conformité de ces structures, celles des expositions universelles, ou celles des pagodes, des pavillons ou des fabriques commandées par de riches occidentaux, au regard des constructions du Japon est interrogée. C'est dans cette volonté de considérer les nombreux exemples du japonisme architectural du point de vue du bâti et de tenter d'en dégager la « valeur intrinsèque », que réside l'une des spécificités de cet ouvrage.

Autre point de distinction, le titre annonce d'emblée l'intention d'ouvrir le cadre temporel habituellement associé au japonisme, en traitant le sujet sur une période de près de trois siècles et demi. Il a pour point de départ l'arrivée des Portugais dans l'archipel en 1542-1543 et prend fin au début de la Première Guerre mondiale, laps de temps que l'ouvrage traite en deux parties : la genèse (1543-1854) et l'apogée (1854-1914). Sans nier l'existence réelle de la période d'apogée du japonisme de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle, le recueil des contributions vise à considérer l'intérêt de la France pour le Japon, et de l'influence de la création japonaise sur la création française dans le temps long et avec l'idée d'une continuité. Ce parti-pris continuiste est renforcé par un épilogue offrant une ouverture sur la période allant de l'après-guerre à nos jours.

Enfin, il faut préciser ce que recouvre la notion d'architecture dans le cadre de cette étude. Ici le corpus comporte trois catégories. Tout d'abord, les images d'architecture japonaise, provenant du Japon ou reproduite et interprétée par les Occidentaux, qu'elles soient fondées sur des descriptions par le texte ou l'image, ainsi que leurs divers supports : livres, objets, mobilier, etc. Viennent ensuite les éléments d'architecture inspirés par le Japon : décors, fabriques de jardins, bâtiments ou paysages. Puis, l'ouvrage entend intégrer à la sphère de l'architecture le cadre des arts du geste : théâtre, cérémonie religieuse, cérémonie du thé, *ikebana*, partant de l'idée que ces disciplines et pratiques sont intrinsèquement liées à la nature des espaces dans lesquels elles s'accomplissent.

Voici donc posé dans ses grandes lignes le cadre de cet ouvrage, par ailleurs richement illustré de plus de cinq cents illustrations. Outre les photographies, les planches et les gravures d'époque, l'ouvrage foisonne de photographies prises par J.S. Cluzel au cours de ses nombreux séjours japonais, ainsi que sur les chantiers de restauration. Pour les études et

les chantiers de restauration menés sur les fabriques et les jardins Albert Kahn au début des années 2000, le lecteur appréciera également quelques plans détaillés, ainsi que des reconstructions en 3D effectuées à partir de relevés laser. Seul bémol à cette abondante et passionnante iconographie, la taille parfois trop petite des images, qui les place dans un rôle plus illustratif que documentaire. Néanmoins, le corpus iconographique est une invitation à explorer les collections – numérisées dans certains cas – de la Bibliothèque nationale de France, des bibliothèques patrimoniales, des archives nationales et des musées où se nichent les différentes pièces de ce précieux puzzle.

Il faut pour finir rendre hommage à l'ensemble des contributeurs réunis autour de J.S. Cluzel, lui-même largement contributeur, pour livrer ce récit sur le japonisme architectural en France. L'équipe rassemble trente et un auteurs européens et japonais d'horizons variés : enseignants-chercheurs, conservateurs, architectes, ainsi qu'un maître charpentier, une bibliothécaire et un jardinier-conférencier. L'ensemble des vingt-trois contributions, certaines d'entre elles relevant d'un travail collectif, est d'une diversité et d'une richesse dont nous ne pouvons rendre compte ici, mais nous pouvons préciser les quatre grandes thématiques qui fédèrent l'ensemble.

Il y a en premier lieu le japonisme architectural antérieur à 1854, année de signature du premier traité commercial avec les États-Unis marquant officiellement le début des échanges commerciaux à grande échelle entre le Japon et les grandes puissances occidentales. Ici nous découvrons comment, via l'importation des premiers objets (paravents, mobilier, laques) en Occident, et à travers les premiers récits, illustrés ou non, une image de l'architecture japonaise commence à se forger en France. Le germe de la curiosité se transformera pour certains en passion : le terme de « contamination » apparaît au moins à deux reprises dans l'ensemble de l'ouvrage.

Vient ensuite la production architecturale japonaise dite « authentique », matérialisée par les pavillons des expositions universelles de 1867 à 1900 ou ceux importés du Japon par des mécènes, amateurs et par ailleurs souvent collectionneurs. Par exemple, les fabriques du jardin Albert Kahn (1897), la Salle des cigognes, décor offert par le Japon à la France après son exposition à la Japan-British Exhibition de Londres en 1910, ou la maison Midori no Sato à Jouy-en-Josas (1886), qui illustre le cas d'une maison « japonaise », dont le plan fut dessiné par le peintre et dessinateur Félix Régamey (1844-1907) et construite à Jouy-en-Josas.

Puis l'ouvrage s'intéresse aux premières architectures japonisantes, support et fruit de l'imagination, des rêves, voire des fantasmes de leurs créateurs et promoteurs. Le japonisme apparaît comme un univers rêvé, voire refuge, dans lequel les amateurs aiment à se retirer en petite communauté. Pour cela ils se font construire pavillons, pagodes, fabriques et jardins. La salle de fêtes de la rue de Babylone (1896), mieux connue aujourd'hui en tant que cinéma La Pagode (actuellement en rénovation), la tour japonaise et le pavillon chinois de Bruxelles (1901-1909), la pagode japonaise de Pierre Loti (à partir de 1886) sont autant d'exemples présentés ici.

À travers la présentation du corpus de projets et d'édifices représentatifs du japonisme architectural en France, l'ouvrage nous éclaire par ailleurs sur sa communauté et l'importance des réseaux. Nous redécouvrons des personnages dont les noms nous sont familiers (Albert Kahn, Pierre Loti, Siegfried Bing, Émile Guimet, Charles Garnier) mais dont nous ne connaissons pas toujours précisément le rôle exact dans cette histoire. En outre, l'ouvrage replace au sein de l'échiquier des acteurs de l'ombre, souvent méconnus. C'est le cas par exemple du jardinier Hata Wasuke, qui a vécu et travaillé à la conception et à l'entretien de jardins japonais ou japonisants en France de 1889 à sa mort en 1928.

Une quatrième thématique annoncée en préambule, celle de la continuité entre le japonisme architectural et l'architecture Art nouveau, semble n'avoir finalement pas trouvé sa place dans ce projet déjà très complet. Cela laisse augurer des nombreux travaux qui restent à effectuer dans le domaine du japonisme architectural, sans compter ses développements durant la période du mouvement moderne et l'époque contemporaine, ébauchés dans l'épilogue.

<sup>[1]</sup> Jules Adeline, [Lexique des termes d'art](#), 1884, p. 253 (page consultée le 19/11/2020)

<sup>[2]</sup> Pierre Larousse, [Grand dictionnaire universel du XIXe siècle](#) (2e supplément, 1878), p. 1454 (page consultée le 19/11/2020)

<sup>[3]</sup> *Le Japonisme architectural en France (1550-1930)*, p 23-24.

[4] *Ibid.* p. 24

[5] « Japonismes 2018 : les âmes en résonance » (<https://japonismes.org/fr/>. Page consultée le 19/11/2020).

[6] Ces travaux n'ont pas été publiés, mais la thèse de G. Lacambre est conservée sous la forme d'un exemplaire dactylographié aux Archives nationales et le TPFE d'A. Salacroup est disponible en ligne : <http://laurent.buchard.pagesperso-orange.fr/japonisme/index.html>, (Page consultée le 08/12/2020).

[7] *Ibid.*, p. 28.



#### VOUS AIMEREZ AUSSI...

ANSART Olivier, Paraître et prétendre. L'imposture du bushidō dans le Japon prémoderne, Paris, Les belles lettres, 2020.

10/12/2020

KOREEDA Hirokazu, Quand je tourne mes films, traduit par Saeko Takahashi et Stéphane de Torquat, Paris, Atelier Akatombo, 2019, 413 p.

25/05/2020

SÉO, Audrey Yoshiko, Ensō. Les cercles d'éveil dans l'art Zen, Avant-propos de John Daido Loori, traduit de l'anglais par Laurent Strim, Vannes, Le Prunier, Sully, 2016, 192 p.

05/12/2018

## LAISSER UN COMMENTAIRE

Commentaire

Nom \*

E-mail \*

Site web

Enregistrer mon nom, mon e-mail et mon site dans le navigateur pour mon prochain commentaire.

Laisser un commentaire

Ce site utilise Akismet pour réduire les indésirables. [En savoir plus sur comment les données de vos commentaires sont utilisées.](#)

COPYRIGHT IMAGES D'EN-TÊTE

Arthur Mitteau, Grégoire Sastre



Japon(s) © 2016. Tous droits réservés.

Fièrement propulsé par WordPress. Theme by Press Customizr.



Un carnet de recherche proposé par Hypothèses - Ce carnet dans le catalogue d'OpenEdition - Politique de confidentialité

Flux de syndication - Crédits - ISSN 2609-7680

